

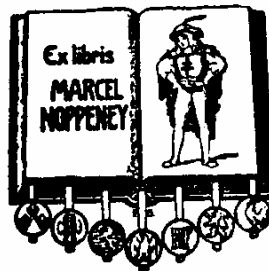
MARCEL NOPPENY

# SI FLORÉAL M'ÉTAIT CONTÉ . . .

HISTOIRE D'UN CINQUANTENAIRE

(FRAGMENT DE MES MÉMOIRES)

ILLUSTRATIONS DE PIERRE BLANC



ÉDITIONS S. E. L. F.

LUXEMBOURG 1957

(Tiré à 75 exemplaires hors commerce)



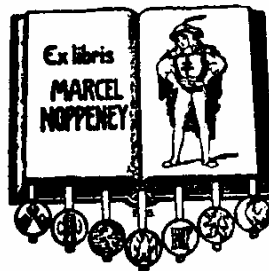
MARCEL NOPPENY

# SI FLORÉAL M'ÉTAIT CONTÉ . . .

HISTOIRE D'UN CINQUANTENAIRE

(FRAGMENT DE MES MÉMOIRES)

ILLUSTRATIONS DE PIERRE BLANC



ÉDITIONS S. E. L. F.

LUXEMBOURG 1957

(Tiré à 75 exemplaires hors commerce)

## Autres fragments de mes mémoires à paraître :

Traits et portraits;

Comment j'ai inventé Victor Hugo;

Comment je n'ai pas eu l'Instruction publique;

Comment j'ai créé l'Alliance Française;

Comment j'ai été condamné trois fois à mort;

« Pour le bien, j'ose » devise d'un pleutre;

Les Larmes de Monsieur de Villers;

Des égouts de Dietz aux cloaques de Dachau;

L'Ane bête et autres gens;

Le français tel qu'on l'enseignait. vers 1900;

Les S. O. S de l'« Indépendance ».

## Si « Floréal » m'était conté . . .

Le café — j'entends la salle commune, où l'on consomme des boissons variées, grignote, parfois, un sandwich, fume d'innombrables cigarettes, et, comme Gargantua, sous l'œil de Ponocratès, « joue à maints jeux différents, tous très beaux » — est une institution sociale de première nécessité. C'est le dernier salon où l'on cause ! Où l'on cause sans restrictions, sans scrupules, sans considération exagérée d'autrui et, le plus souvent, sans encombrante courtoisie. C'est là que s'échangent les idées, que s'expriment les opinions, que s'élaborent les pensées, que s'affrontent les thèses, que se heurtent les doctrines, que s'opposent — ou s'épousent — les contraires, que se rencontrent — ou s'écartent — les points de vue. On s'y crée des relations, le caractère s'y polit, la discussion s'y humanise. Chacun y reçoit chez soi tout en étant reçu chez les autres. On est « hôte », dans les deux sens du mot. Personne ne vous y dérange, vous n'y dérangez personne. C'est au café que l'on prend, pour la première fois, conscience de sa personnalité.

En politique, le café joue, à lui tout seul, un rôle plus important que la famille, le club, le cercle, la salle de conférence, la chaire de vérité et les parlotes de la Chambre réunis. En littérature, il vaut toutes les Académies du monde, fussent-elles groupées. Toutes les révolutions, surtout littéraires, y naquirent, toutes les conjurations, surtout celles de l'esprit, s'y perpétrèrent, tous les cénacles s'y constituèrent, toutes les initiatives, esthétiques, poétiques, artistiques, prirent de là leur élan. Le romantisme allemand sortit des « Bier- und Weinstuben », Anacréon et Horace, Shakespeare et Lope de Vega furent des assidus des tavernes, et, de François Villon aux mal-lavés de Saint-Germain-des-Prés, en passant par Olivier Basselin, la Pléiade, Théophile, d'Assoucy, Piron, Béranger, le Caveau, Musset, Verlaine et Raoul Ponchon (et combien d'autres !), la poésie française serait impensable sans l'influence cabaretière . . .

En tout bien tout honneur, bien entendu, et sans que l'ébriété y prît trop grande part . . .

Sauf exception . . .

Ajouterai-je, d'ailleurs, que, depuis une trentaine d'années, je n'y mets plus le pied, au café !

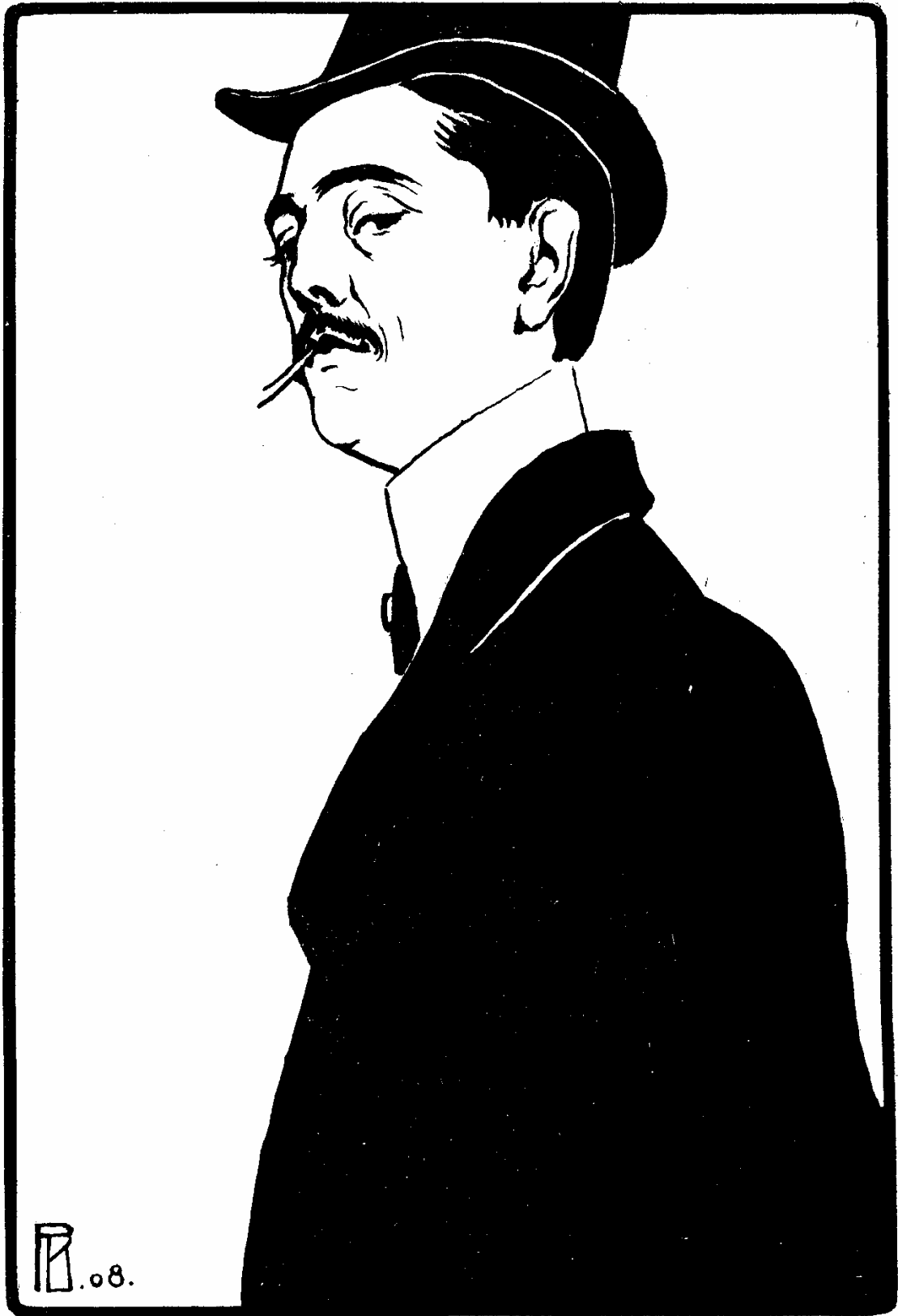
Sauf exception, également. . .

Et — j'en prends à témoin ceux qui vécurent comme moi, voire après moi, les dernières années du siècle dix-neuvième, le moins stupide de tous, n'en déplaise à Léon Daudet — sans le « Vachette » avec Moréas, sans le « François I<sup>er</sup> » avec Verlaine, le « Steinbach » avec Maurice Maindron et feu mon ami Dumur, la « Taverne du Panthéon » avec Jean de Tinan, parti trop tôt, et André Lebey, qui furent, eux aussi, de mes amis, sans le « Cabaret du Soleil d'Or », où, à une soirée de la « Plume », furent, pour la première fois, dits de mes vers, sans le « Flore », où je rencontrai Remy de Gourmont, les « Deux Magots », où je m'entretins avec Pierre Benoît, sans la « Closerie des Lilas », fief de mon vieil ami Paul Fort, sans — passons les ponts — le « Grand Café », cher à Courteline, le « Bar de la Paix », où j'eus l'occasion, un soir — matinal — de collaborer, presque à mon insu, avec J.-P. Toulet, sans le « Napolitain » d'Apollinaire — ne parlons même pas de Montmartre, avec toutes ses « boîtes » chansonnières, ni de Montparnasse, avec le « Dôme » et la « Rotonde » (qui n'étaient d'ailleurs pas de mon temps) —, sans ces cafés, dis-je, tant honnis par les familles, les petites et grandes revues qui firent la gloire de ce dix-neuvième siècle, ne seraient pas nées !

Il en fut de même pour « *Floréal, revue luxembourgeoise d'Art et de Littérature* » !

Toutes proportions gardées, d'ailleurs. . .

Et cette influence du café, malgré les sports (que nous n'en avons pas moins pratiqués, je vous prie de le croire), n'a pas diminué tant, qu'on serait peut-être disposé à se l'imaginer. « Le café, me disait récemment un père de famille, auteur responsable d'une joyeuse couvée des deux sexes, dont les représentants s'étagent entre 16 et 20 ans, assure mon intérieur contre le pillage et la dévastation, ma cave contre la mise à sec. Si, pour ne pas se mettre à dos leurs hoirs, les pères et mères devaient recevoir à leur foyer, sous des prétextes politiques, sociaux, voire artistiques ou littéraires, les petits copains et les petites copines de leurs rejetons, il ne leur resterait plus qu'à céder la place. Je préfère cent fois remettre à chacun de ceux, qui composent chez moi cette bande familiale de larrons à domicile, les quelques coupures mensuelles à quoi il — ou elle — prétend avoir droit (quand je pense qu'à seize ans je disposais de cent sous par mois et en devais rendre compte !), pour qu'il — ou elle — aille au café, dépenser en palabres, même arrosées, son exubérance, plutôt que d'exposer mon mobilier,



SON ARROGANCE LE PRINCE AVRIL  
(MARCEL NOPPENEY).

ma vaisselle et mes crus à leurs déprédations... D'ailleurs, ajouta-t-il, n'en fis-je pas autant et vous aussi, au temps lointain de notre jeunesse folle, et ne tenions-nous pas au café nos assises? »

Où, d'ailleurs, les aurions-nous tenues, sinon au « Café du Commerce », en dépit, ou peut-être à cause, de la réputation philistine que l'on fait à l'enseigne? Le fait est, qu'environ l'aube du siècle et jusqu'à la guerre — la première — ce fut là le lieu de nos exploits et le centre de l'activité créatrice et intellectuelle luxembourgeoise. Indifférents aux joueurs de skat ou de jaquet, plus indifférents encore aux parlotes cancanières de la « table ronde », nous y passions quotidiennement, de huit heures à minuit et au-delà, des heures passionnantes, à nous réciter des vers — les nôtres et ceux d'autrui — et à rédiger des « lettres provinciales », autrement dit à l'adresse de nos bons camarades de Diekirch, Echternach, Esch et même Louvain et Paris. Elles épouvantaient leurs destinataires: Joseph Hansen, Charles Becker, Nicolas Nickels, tant elles abondaient en paradoxes, bravaient l'honnêteté — et non en latin! — et faisaient la réjouissance de Paul Palgen et d'Edmond Belet qui nous répondaient du tac au tac... De là des rires inextinguibles, tellement irrésistibles qu'ils se communiquaient aux tables voisines, où l'on riait parfois de bon cœur avec nous, sans savoir pourquoi et rien que de nous entendre...

Or, ceci qui va vous être conté — si tant est que vous l'écoutez —, se passait il y a un demi-siècle, exactement. C'est-à-dire il n'y a guère, à mes yeux du moins. Était-ce un mardi-gras ou un dimanche de mi-carême? Je ne saurais préciser! Mais je nous vois encore, Eugène Forman, Frantz Clément et moi, installés au « bar » de « chez Commerce » — expression consacrée — avec, assis à nos côtés, et, comme nous, haut-perchés, une Pierrette aux yeux noirs, une Colombine aux yeux bleus et un domino aux yeux verts. Muses d'occasion, d'ailleurs charmantes.

En tout bien tout honneur, soit dit une fois de plus...

L'heure était matinale et tout indiquée pour fêter au champagne — Mercier, cuvée royale — un triple succès! Je précise: Eugène Forman venait de faire jouer au théâtre de Luxembourg (Grand-Duché de même nom, évidemment, rien de l'Odéon!), ébranlé jusque dans ses fondations par l'ampleur d'applaudissements unanimes, une de ces spirituelles revues d'actualités locales, dont il avait le secret. Frantz Clément venait de publier, dans une austère revue allemande, un remarquable et remarqué



article sur le théâtre d'Ibsen. Et, pour ma part, j'étais tout étourdi encore du succès — tout relatif — qu'avait obtenu un recueil de vers, achevé depuis six ou sept ans, mais qui venait seulement de paraître chez Messein, l'éditeur de Verlaine.

Je ne prétendrai pas que le champagne coulait à flots, ce que nos moyens ne nous eussent pas permis. Mais il n'était pas non plus distribué avec parcimonie. Notre Scharff-Vanière national, maître du lieu — on ne dira jamais assez les mérites, envers la littérature et l'art photographique, de cet homme si supérieur à sa profession! —, faisait office de barman et remplissait, avec diligence et sans lésiner, les flûtes vides, les nôtres et celles de nos thuriféraires, cependant que, du haut de nos tabourets, nous recevions, avec béatitude et dignité, des félicitations qui, pour être parfois anonymes et masquées, n'en étaient pas moins chaleureuses... C'est en vain que, jouant le rôle classique de l'esclave des triomphes consulaires, un Polichinelle rouquin, le dos en voûte et le menton à galoche, nous reprochait, d'une voix de fausset, « nos attitudes de Bouddha respirant l'encens des flagorneurs »... Conscients de notre soudaine valeur, nous méprisâmes l'insulte, que dictait la désolation « de n'atteindre point à nos cimes » (Forman dixit) et engageâmes notre dépréciateur à boire à notre santé et à nos frais, ce dont il s'acquitta incontinent avec zèle et célérité... « Tiens! Anacréon, Socrate et Euripide! » s'exclama, plein d'à-propos et de souvenirs classiques, notre ami Jules Klensch, en escaladant, non sans difficulté, la septième et dernière chaise du bar, cependant que la Muse aux yeux verts, prise du délire sacré et soucieuse de prouver qu'elle avait des lettres, se mettait à réciter, avec des intonations flatteuses, les strophes les plus passionnées de mon œuvre juvénile. A quoi le Polichinelle, envieusement, mit fin, en nous traitant de chapelle pseudo-littéraire, de société d'admiration mutuelle et d'Académie à la manque... Ce nous fut une révélation, une illumination: « Académie, m'écriai-je! Polichinelle à dos d'âne, tu l'as dit! » Et, d'une phalange baguée d'un anneau à l'effigie d'Apollon, bague que, depuis, les « Kulturträger » d'Allemagne s'annexèrent, frappant avec autorité le zinc du bar, « Fondons une revue », m'écriai-je!

Jamais proposition aussi audacieuse ne fut acclamée avec tant d'enthousiasme! Nos flûtes, célébrant l'idée merveilleuse, n'étaient pas encore vidées, que déjà les charges étaient distribuées: Frantz Clément assurerait la direction de la partie de langue allemande, Eugène Forman celle de la partie luxembourgeoise, originairement prévue, mais plus tard abandonnée, et moi-même, tout en prenant la direction exclusive de la



RB. 08.

SON OUTRECUIDANCE FRANZ CLEMENT,  
CHEF D'ÉCOLE,

partie de langue française — à condition qu'elle prédominât —, j'assumerais la direction générale de l'entreprise, comme étant, au surplus, seul du « bâtiment ». Depuis une dizaine d'années, en effet, je collaborais, par saccades, à cette chère vieille « *Indépendance luxembourgeoise* », où je fulminais — et voilà soixante ans que cela dure! — contre le pangermanisme envahissant et les luxembourgeoisismes qui ne l'étaient pas moins et j'étais, en outre, le seul de nous trois à avoir publié un livre... Sans compter d'autres facteurs, ayant également leur importance, et dont la paternité de l'idée n'était pas le moindre.

D'une voix un peu bredouillante, Jules Klensch, lui aussi, offrit ses services de « directeur commercial, à condition que la chose quittât le domaine de l'hypothèse pour entrer dans celui des réalisations ». Sur quoi, nous le honnîmes avec ensemble, sans qu'il en fût désobligé. Quant au Polichinelle, il se volatilisa après une absorption dernière de champagne gratuit, dans l'évidente épouvante de devoir, s'il s'attardait, contracter peut-être un abonnement...

Car la question des fonds, aussitôt, s'était posée. « Bagatelle! avait déclaré Maurice Koch, qui d'une oreille attentive avait suivi les débats, sans y prendre part. Je vais, en moins de dix minutes, vous faire vingt abonnés! » Déjà le « barman » avait souscrit pour deux abonnements, imité en cela par la Muse aux yeux verts. Survinrent Edouard Dupont, Paul Reiser, Eugène Champagne. Ils s'engagèrent avec enthousiasme. Glissant de leurs tabourets, Colombine et Pierrette se répandirent à travers la salle attenante, à l'effet de persuader jusqu'aux plus sceptiques, puis se propagèrent dans les autres cafés de la Place d'Armes — ô province! —, où elles mirent à profit la liberté carnavalesque, pour battre le rappel et décider une clientèle éventuellement rétive. Ce fut magnifique! Toute la ville reflua vers le bar. Jules Klensch prenait les noms et les inscrivait au fur et à mesure des engagements. Eugène Forman, hiératique, approuvait majestueusement du chef et serrait la main de chaque nouvelle recrue avec une condescendance épiscopale. Frantz Clément faisait l'aboyeur et employait sa faconde coutumière à étourdir les hésitants. Quant à moi, au courant des choses de l'imprimerie, j'avais, par un rapide calcul, établi qu'avec 250 abonnés à 12,50 francs par an, les frais d'impression et d'envoi de douze fascicules seraient couverts...

Quant aux collaborations, quant au texte, quant à la « copie », pour s'exprimer professionnellement, n'en regorgions-nous pas? Et d'ailleurs: « Notre génie y pourvoira », clama Frantz Clément

à travers sa barbe de faune en clignant de ses yeux de chat. « Les couplets de mes revues, c'est du tout cuit! » affirma Eugène Forman, en secouant ses mèches blondes qui déjà se raréfiaient. « J'ai des fonds de tiroir et un recueil fin prêt! » émis-je avec modestie, en caressant de la main une chevelure que j'avais alors abondante et brune...

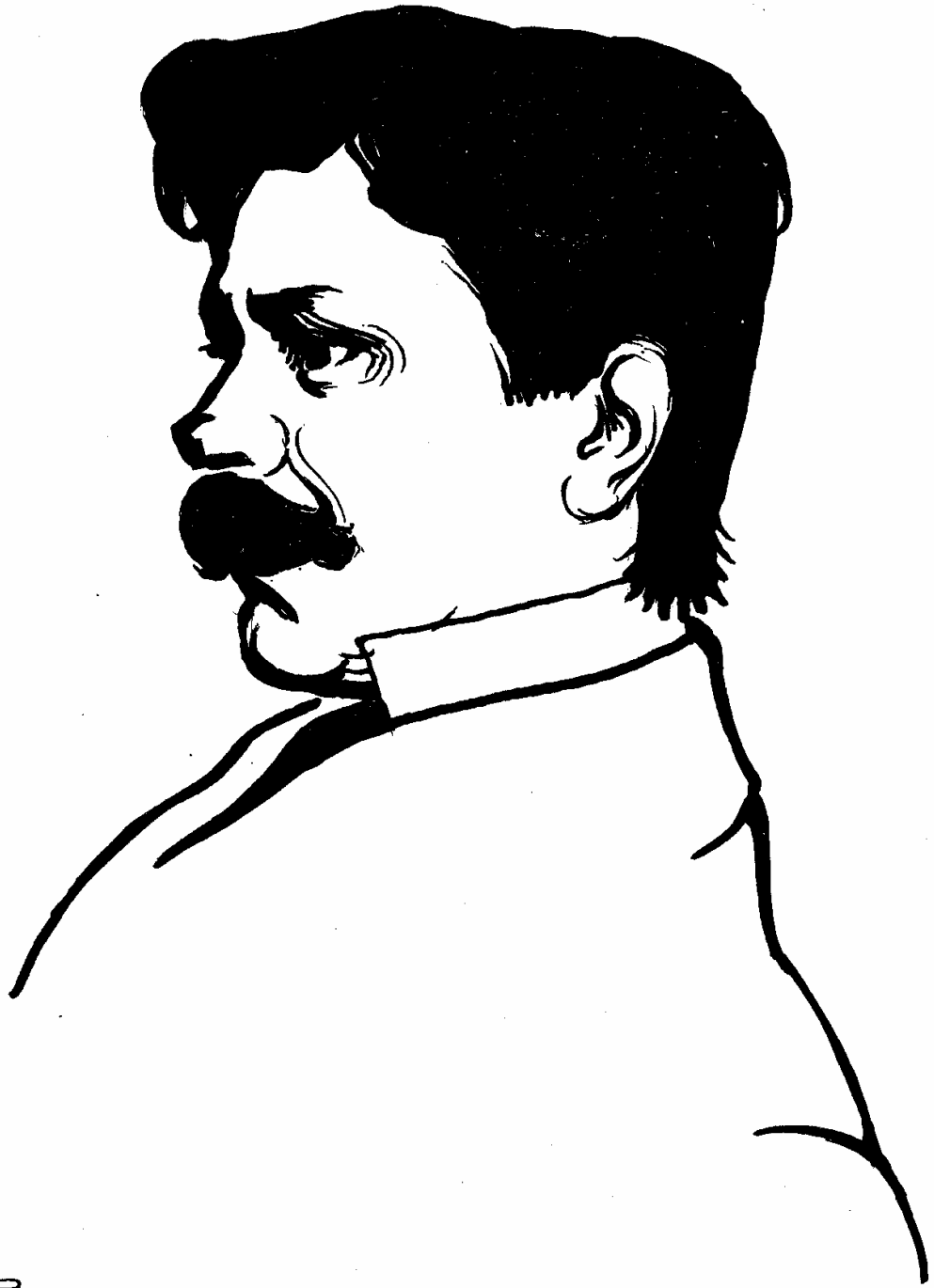
« Mais le titre », s'inquiéta Jules Klensch, qui avait de la suite dans ses idées, bien qu'il les exprimât ce matin-là, avec une certaine difficulté pâteuse. Le titre! En effet! « Baptisons l'enfant tant qu'il y aura du champagne », prononça sentencieusement Edouard Dupont, fervent des rites qu'il jugeait obligatoires. « Le Prince Avril », proposa la Muse aux yeux verts, faisant se cabrer ma modestie bien connue. « Patria! » s'écria Frantz Clément, qui tenait, comme actuellement encore les géniteurs de l'*Europa*, son goût du latin du fait de n'en avoir jamais appris la moindre bribe. Eugène Forman — « vous êtes orfèvre, Monsieur Josse! » — proposa « t'Revue », ce qui fut aussitôt rejeté pour cause de banalité. « Mélusine », suggéra Maurice Koch, âme tendre et romantique. « Pourquoi pas "Le Bouc" ou "Le Puits"? » rétorqua Eugène Champagne. Quelqu'un — je crois que c'était Paul Reiser — tenait pour « L'Alzette », à quoi j'opposai la « Pétrusse », en haussant les épaules, car mon siège était fait, le « Prince Avril » de la Muse aux yeux verts m'ayant ouvert l'entendement: « Floréal! » décidai-je.

Ce fut un succès. L'acclamation fut unanime. On me félicita! On se félicita! Nous nous félicitâmes! Et le Mercier, cuvée spéciale, tournée du patron, ondoya le nouveau-né!

Cependant, Maurice Koch, consolé de son échec en matière de parrainage, était parti à la recherche de Batty Weber, notre aîné de nombreuses années, afin de le mettre au courant d'une initiative, évidemment importante pour l'avenir littéraire bilingue, voire trilingue, du Luxembourg. Acclamé dès son entrée, le maître de la critique dramatique et romancière se révéla enthousiaste, dithyrambique même, balayant ainsi nos derniers scrupules... Je vis l'avenir en rose, à l'égal du ciel matinal, que déjà l'aube désertait:

« Quand on fut toujours vertueux,  
On va voir se lever l'aurore »,

fredonna Batty Weber, tourmenté de vieux souvenirs... Deux sapins stationnaient à proximité. Nous les nolisâmes. Les trois Muses s'enveloppèrent de chauds manteaux, précautionneusement déposés la veille au vestiaire du « Commerce » et, à cinq par fiacre, sans compter le cocher, Victor Wahl et Georges Traus



B. 08.

NOTRE CHER MAITRE JOSEPH HANSEN,  
ROI DE LA GAFFE.

remplaçant Jules Klensch, défaillant, nous gagnâmes, par le fond de « la Cluse », les hauteurs de Senningen, où un café au lait, généreusement accompagné d'amples tartines de notre concoyotte nationale et suivi de plusieurs réchauffantes parties de quilles, eut tôt fait de dissiper les dernières fumées du champagne.

\*

Ainsi naquit « Floréal », fils de trois pères et d'une nuit de carnaval, mais, en vérité, longuement conçu, parmi maintes tentatives antérieures avortées et des travaux préalables restés sans résultat. Somme toute, l'idée était dans l'air depuis 1901, alors que, délaissant pour un temps Paris et l'étude du droit pour aller me mettre au vert à Diekirch, j'avais, aux « soirées littéraires » de Madame Mergen-Bivort et de Joseph Hansen, professeur en ce lieu, lu les poèmes qui devaient constituer plus tard le « Prince Avril ». Elle prit corps, si l'on peut dire, en février-mars 1902, par la publication d'un numéro spécial de *l'Indépendance luxembourgeoise*, consacré à Victor Hugo... « Ce siècle avait deux ans ... » (réédité en 1935). Faute de collaborations, cette tentative resta sans postérité et, bien que j'y colaborasse littérairement et avec activité, la « Semaine sportive » de mon ami Albert Klensch, qui lui succéda, ne la continua guère. En 1905, la création de l'« Alliance française », comité de Luxembourg, m'avait fait espérer un moment qu'un organe littéraire pourrait en être la conséquence. Vaine illusion ! Là encore, les collaborateurs éventuels brillèrent, moins par leur absence ou leur inexistence, que par leur méfiance et leur parti-pris. A quoi venait s'ajouter, outre l'antagonisme des deux langues, les mesquines considérations coutumières de politicaille intérieure. Il est vrai qu'il existait bien la confidentielle « Revue luxembourgeoise », organe de l'Université populaire de création récente, innovation intéressante et non sans mérite, puissamment soutenue par le parti de la droite, mais qui excluait avec horreur tout ce et tous ceux qui pouvaient prétendre à l'indépendance intellectuelle et ne publiait que de la critique sans originalité et des vers ... fâcheux... Le contraire, exactement, de ce que j'aurais voulu, c'est-à-dire éveiller des esprits, non critiques mais créateurs, et révéler à mes compatriotes, dont les connaissances littéraires n'allaient communément pas plus loin que les derniers romantiques, les tendances de la littérature nouvelle. Ignorance scandaleuse, due surtout au piétinement d'un enseignement secondaire selon des formules datant de trois quarts de siècle et des manuels de littérature et d'histoire, dont les plus récents avaient cinquante ans d'âge. (Charles-André et Welters Weltgeschichte.)



B. 08.

De BATTY WEBER.

Indirectement, toutefois, la création des Comités d'« Alliance française » ne fut pas étrangère à la réalisation de mes intentions. Depuis 1903, le manuscrit du « Prince Avril » se trouvait entre les mains de Georges Barral, l'éditeur des « Poètes français de l'Étranger », collection publiée chez Fischbacher à Paris et qui avait fait connaître, entre autres, au public de France, les « Trois G » de Belgique: Gilkin, Giraud et Gille. Mais j'étais plein alors d'hésitations — on ne disait pas encore « complexes » — et bien que le « Prince Avril » eût été annoncé dans la collection Fischbacher, en note marginale de « La Route enchantée » d'Adolphe Hardy, mes amis de Paris me déconseillèrent la « voie étrangère » et me recommandèrent le « Mercure de France », où je comptais des appuis, ou la « Plume », où j'avais mes entrées... De tergiversations en tergiversations, d'autres motifs, d'ordre familial, s'opposant, en outre, à une publication immédiate, j'en étais arrivé presque à y renoncer, quand le poète et conférencier Achille Segard, venu prononcer la conférence inaugurale de l'« Alliance française » à Luxembourg, s'empara, sans plus, de mon deuxième manuscrit, l'emporta à Paris, le fit imprimer à Lille et éditer par Messein, successeur de Vanier, éditeur de Verlaine. Mis devant le fait accompli, je n'avais qu'à m'incliner... et à y donner suite. Mais il fallut l'intérêt que suscita, à Luxembourg, ce livre juvénile et révélateur, il fallut le succès des spirituelles revues d'Eugène Forman, il fallut les études ibséniennes de Frantz Clément, il fallut l'euphorie, aussi, d'une nuit de Carnaval, pour triompher entièrement de mes hésitations, et je ne diminuerai pas, en le méconnaissant par fausse modestie, mon propre mérite: le « Prince Avril », premier en date des recueils de poèmes en langue française dus à un Luxembourgeois, a fait prendre rang, parmi ceux de langue française, à un pays qui n'avait de celle-ci que l'étiquette. Position intellectuelle enfin gagnée, et que « Floréal », bien que bilingue, venait renforcer. Certes, j'eusse préféré une revue en français, exclusivement, et n'ai point changé d'opinion. Mais le bilinguisme était un pis-aller, qui nous garantissait une clientèle plus étendue. Il n'en est pas moins vrai que, malgré cet atout, créer de toutes pièces une revue littéraire indépendante du pouvoir officiel et excluant tout ce qui — historique, politique, scientifique, folklorique — avait jusqu'à cette date, grâce à des subsides officiels généreux, assuré l'existence de publications, certes non dénuées de valeur, mais sans abonnés, était une tentative osée, une entreprise hardie... Nous n'en avons pas moins « tenu le coup ». Engagés pour une année, nous avons duré douze mois...



Personne ne s'étonnera d'apprendre que nous « y mîmes du nôtre » ! Et non seulement notre temps et, si nous en avons, notre talent... Mais nous fûmes secondés, je me hâte de le dire, par l'intérêt que prit à notre initiative M. Joseph Beffort, notre imprimeur. Je suis heureux de pouvoir rappeler, après tant d'années, le souvenir de cet homme, foncièrement bon et serviable, et à qui, en réalité, la cause de la langue française en Luxembourg doit plus qu'on ne pourrait le dire. Pendant de longues années, il soutint tout le poids de *l'Indépendance luxembourgeoise*, cet unique journal de langue française, que tuaient lentement et sûrement, les journaux parisiens pénétrant — heureusement d'ailleurs — en quantités massives dans notre pays, et qui, malgré tous les dévouements qu'il suscita, succomba finalement pour des raisons que je dévoilerai quelque jour, s'il m'en reste le temps... De même, Joseph Beffort n'hésita pas à nous faire, en faveur de notre œuvre bilingue, mais où le français, sous ma direction, prédominait, les conditions les plus favorables et à tenir personnellement la main à une exécution typographique impeccable et à une présentation parfaite. Et c'est ainsi que « Floréal » put boucler la boucle et durer un an. Mais nous n'aurions pas pu aller au-delà...

Certes, les triumvirs-directeurs n'étaient plus « du dernier arrivage », bien qu'ils n'eussent pas encore été frôlés « par le fantôme de la trentième année ». Mais quels éléments dissemblables ! Nous nous différencions autant physiquement qu'intellectuellement, unis seulement par le commun besoin de secouer un peu la torpeur de nos compatriotes, fût-ce en les scandalisant. Frantz Clément, petit, trapu, roulant plutôt qu'il ne marchait, disparaissant presque en entier sous sa barbe de faune et sous une broussaille récalcitrante de cheveux d'un châtain tirant sur le roux, était notre cadet de quelque cinq à six ans. Par une intelligence remarquable, un esprit vif et lumineux, et une lecture abondante, il avait compensé son manque de culture classique. Comme il le releva lui-même dans « Floréal », ni l'école primaire de Mondorf, ni l'école agricole d'Ettelbruck, ni l'école normale de Luxembourg n'auraient constitué une base suffisante à sa formation intellectuelle, s'il n'avait eu le désir de parvenir et la volonté d'arriver. Des cours universitaires suivis à Leipzig, notamment les leçons de Wundt, le physiologue, avaient remédié à maintes lacunes. L'amitié protectrice de Batty Weber, qui unissait à une longue pratique du journalisme et à une connaissance littéraire très approfondie, un esprit très fin, très souple et très délié, l'avait aussi fortement influencé, si



R. 08.

SA DÉLIQUESCENTE PAUL PALGEN.

1958

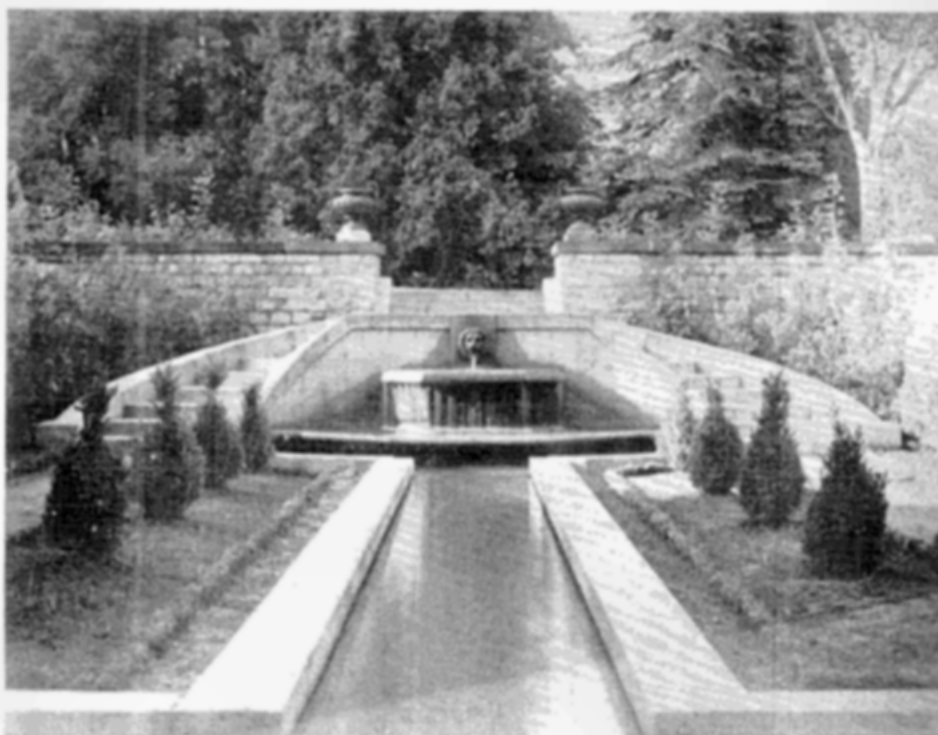
---

*L'année achevée et finie,  
Vu qu'il est trop tard pour Noël,  
A mes souhaits pour l'An Nouvel  
Je joins mes vœux d'Épiphanie!*

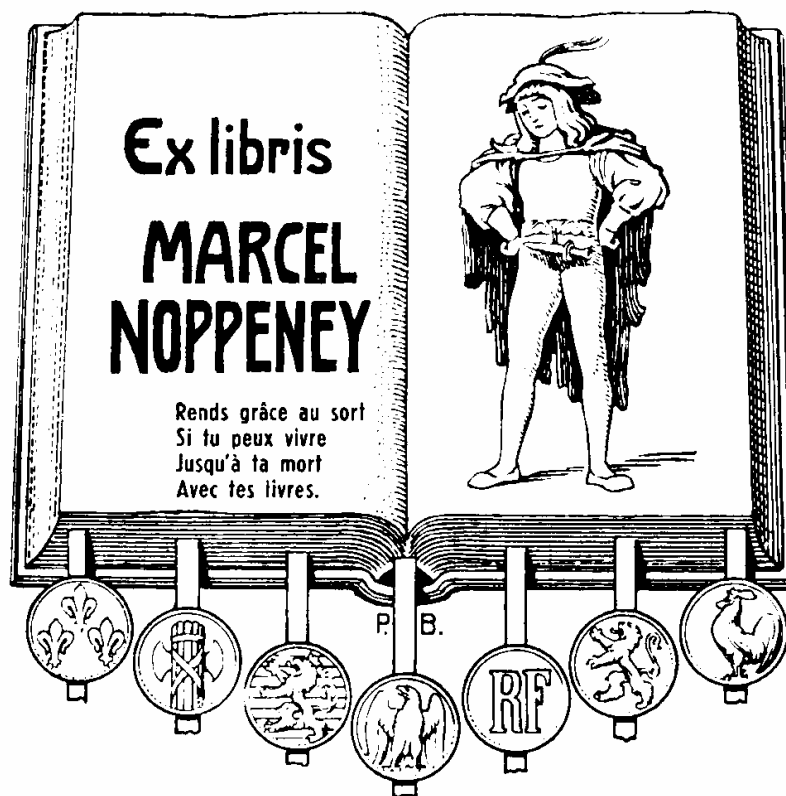
*Château de Bofferdange, le 30 décembre 1957.*



*L'Auteur du « Prince Avril »  
1897*



*Le miroir d'Eau du parc de Bofferdange  
détruit par les Allemands en 1942*



*Ex-libris de la bibliothèque détruite  
par les Allemands en 1942*

bien qu'il devint, à son tour, une autorité en matière littéraire allemande.

Quant à Eugène Forman et moi, nous avons, nécessairement, une certaine culture classique. Culture bien relative, toutefois, que celle que nous devons à sept années de collège luxembourgeois plus une huitième de philosophie idem ... à quoi ajouter les trois années d'étude du droit aux facultés de Nancy, Genève et Paris... Ce qui nous avait valu, à l'un et à l'autre, le même dégoût de l'enseignement local et le même écœurement de la Chicane. J'avais, pour ma part, suppléé à mes ignorances obligées, déjà mitigées grâce à mon milieu familial et à mes amitiés d'enfance, par une abondance de lecture presque incroyable et par des cours « bénévoles » suivis en Sorbonne et au Collège de France. En outre, depuis près d'une dizaine d'années, je partageais mon temps entre Luxembourg et Paris, où j'étais devenu un fervent des milieux littéraires, particulièrement de la « Plume » et du « Mercure de France », et collaborais, occasionnellement, à la « Liberté » de Georges Berthoulat et au « Gaulois » d'Arthur Meyer. De là, une certaine formation professionnelle qui faisait défaut à Eugène Forman, lequel d'ailleurs ne s'en souciait guère. Blond, aux yeux « céruléens », il était d'apparence calme, presque apathique, et nourrissait un flegme factice, une sorte de paresse voulue, cultivée, et dont il se faisait gloire, mais dont il se dégageait par à-coups, sachant alors faire preuve d'une énergie peu commune et, qui plus est, persistante. Volontiers professoral, bien que sans pédantisme — il devait, d'ailleurs, plus tard, quoiqu'inscrit au barreau de Luxembourg, devenir professeur de langues à Prague —, il avait un esprit paradoxal, une imagination vive et abondait en idées originales et pittoresques. Il était un conteur de premier ordre et c'était avec un plaisir toujours renouvelé, qu'on écoutait les histoires qu'il inventait au fur et à mesure qu'il les débitait... Il avait le don de la moquerie douce et sans méchanceté, où l'ironie se mêlait à l'indulgence. Très observateur, il percevait à jour les motifs qui faisaient agir les gens autour de lui. Ce qui nous valut ses revues « montmartroises », spirituelles en diable, qui firent les délices des soirées « mâles » du Casino, et que je mets, pour ma part, au-dessus de ses revues à grand spectacle — si l'on peut dire — du Théâtre. Quant à « Floréal », il lui fit faux bond dès le troisième numéro, et suspendit bientôt ses envois de copie, sous prétexte « qu'il devait aller se reposer à Plombières des fatigues de sa collaboration et que d'ailleurs la Faculté lui avait prescrit de prendre de l'exercice sous les espèces de l'équitation ». — « Equitation, m'écrivit-il quelques jours

plus tard, aux dimensions réduites, la boule, en cette station balnéaire vosgienne, n'ayant pas encore remplacé les petits-chevaux. » ...

Et voilà justement qui nous différenciait: j'étais, en ces temps lointains, aussi méridional d'apparence qu'il était «boréal», aussi mince qu'il était bien en chair, aussi sportif qu'il était casanier, aussi pris d'un besoin d'activité que lui d'un besoin de repos. J'étais aussi agité qu'il était calme, aussi nerveux qu'il était lymphatique. Il contait, j'écrivais. Il aimait le pocker et ses succédanés. Je détestais les cartes. Et du temps, où nous étions ensemble à Genève, cependant que je faisais de la bicyclette, de l'alpinisme, de l'aviron, de la natation, du tennis et du cheval, du vrai — excellente préparation aux examens en droit —, il se livrait sans scrupule aux douceurs d'un farniente intégral.

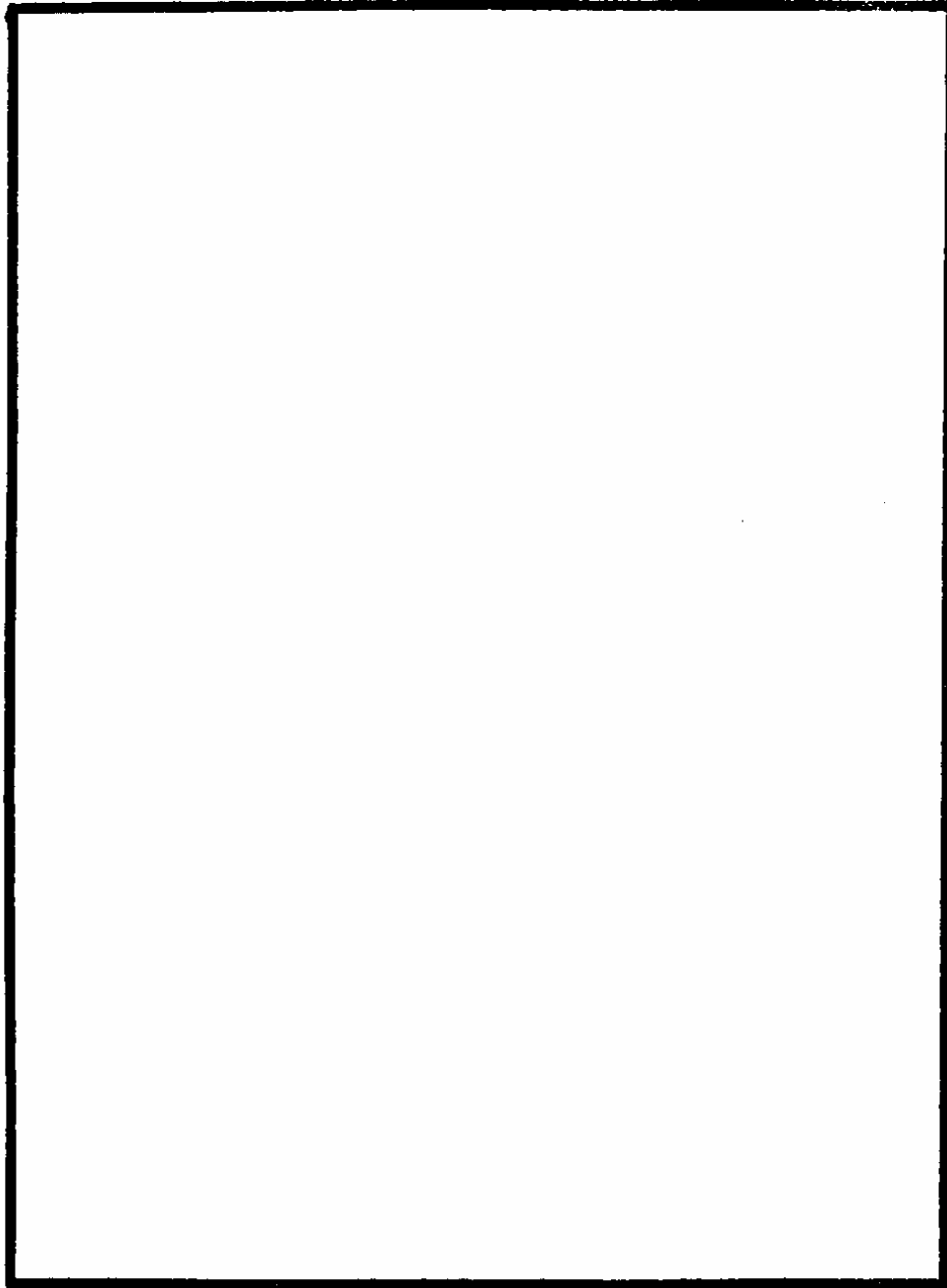
A l'origine, il avait été entendu que «Floréal» serait trilingue. Eugène Forman devait, comme je l'ai dit, y insérer ses couplets. Or, il n'arriva même jamais à les mettre au net. Heureusement, que je possédais de lui, depuis cinq ans, les premières pages d'un roman allemand: «Pukis Erdenfahrt». Je le publiai sans hésiter dès le premier fascicule et non sans succès. Il fut ainsi obligé de le continuer, ce qu'il fit au commencement d'assez bonne grâce. Mais il nous laissa en plan au numéro 9, ce qui nous obligea, dans le dernier fascicule, à une conclusion tronquée et résumée, d'ailleurs absurde. Eugène Forman se vengea le plus spirituellement du monde, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte ici-même: comme nous lui demandions — il habitait alors Ville d'Avray — pour la «Parade de Floréal» son portrait ou sa charge, il nous envoya, munie de l'amusante légende que l'on trouvera d'autre part, une page blanche. ...

Feu d'artifice final, bien dans la note, ce fameux numéro 12 de «Floréal», triomphe de la «self-ironie», parade à rebours! Ce fut notre adieu aux lecteurs. Nous avons tenu nos engagements, je le répète, mais nous passions la main... Personne ne se trouva pour continuer l'expérience. Il fallut attendre plus d'un quart de siècle pour la reprendre ... sur les mêmes bases, par la publication des «Cahiers luxembourgeois».

\*

Disons-le sans ambages: nul pays n'est plus rétif à la poésie, aux spéculations philosophiques, aux affirmations littéraires que notre Grand-Duché de Luxembourg. Nul n'est plus éloigné des choses de l'esprit. Qu'on n'essaye pas de se le dissimuler: on est





## SON INDOLENCE EUGENE FORMAN (1)

(1) N'ayant pu nous procurer ses augustes traits, nous nous contentons de cette planche sobrement réaliste, qui exprime merveilleusement l'un des côtés les plus pittoresques de son remarquable talent!

ici de sens rassis, plutôt matérialiste, on « vit de bonne chère et non de beau langage ». On condamne tout travail purement cérébral, s'il n'est pas simultanément, matériellement productif. Il y a mieux ... ou pis... Chez certains, chez beaucoup, chez trop, l'indifférence à l'endroit de la chose intellectuelle devient de la répugnance, devient même de l'animosité. Si déjà un coup d'œil sur la bibliothèque d'un Luxembourgeois « moyen », ou un entretien avec un libraire, devient chose singulièrement révélatrice, que dire, par exemple, de l'attitude de tels journaux locaux de langue allemande qui, il y a de cela un quart de siècle, demandèrent très sérieusement une intervention officielle, voire étrangère, contre un confrère à leur sentiment trop obscur au point de vue du style (« *Luxemburger Zeitung* » et « *Soziale Republik* » contre « *Indépendance luxembourgeoise* »)?

Même en faisant la part de l'animosité politique — il y avait dans ces journaux un fond de germanophilie latente — n'était-ce pas « hénaurme » d'en appeler au gendarme, fût-ce par plaisanterie? — ce qui n'était pas le cas? Moyen d'ailleurs assez enfantin pour essayer de réduire un contradicteur au silence, mais qui n'en est pas moins indicateur d'un état d'esprit assez fâcheux, et qui aurait pu me décourager, si j'avais été été susceptible de l'être jamais!

Or, rien ne semblait plus superflu à cette époque qu'une aide accordée à la littérature, quand celle-ci n'était pas « d'ordre pédagogique ». Le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts nous ignora avec ampleur et je ne sais pas même, si la Bibliothèque nationale prit un abonnement. Quant à la Municipalité, elle se désintéressait de toute manifestation intellectuelle, en opposition avec le moindre chef-lieu de département en France, au budget duquel figurent régulièrement pensions ou subsides accordés aux « gloires locales ».

Fort heureusement, nous avons d'autres cordes à notre arc: Une partie de la presse était à notre dévotion, la presse allemande avec la *Luxemburger Zeitung*, dont Batty Weber dirigeait les destinées, la presse de langue française avec l'*Indépendance luxembourgeoise*, où je faisais un peu la pluie et le beau temps. Frantz Clément avait ses entrées dans divers journaux, plus ou moins hebdomadaires, et Eugène Forman déposait parfois, dans un infecte petit canard assez répandu, le *Volksbote*, une de ces énormes galéjades dont il avait le secret. Enfin nous jouîmes également de la neutralité malveillante du *Luxemburger Wort* dont les rédacteurs se méfiaient de nous pour maintes raisons. En réalité, nous scandalisions le grand public par un ton tout à fait imprévu et estimé trop libre. Il arriva même que,

méconnaissant entièrement le sens d'une nouvelle de Jeanne Duren que nous avions insérée sans aucun scrupule, le curé d'un gros bourg de la campagne interdit, du haut de la chaire, la lecture de *Floréal* à ses ouailles... Ce qui me valut, de la part de l'abbé Jacques Meyers, avec qui j'étais en excellents termes personnels, bien que sa revue, la *Revue Luxembourgeoise*, nous ignorât, une lettre d'excuses pleine d'esprit.

Pour moi, qui ai toujours eu l'anxieux respect des convictions religieuses d'autrui et qui suis traditionnaliste jusqu'au bout des ongles, cet ostracisme m'avait peiné, mais Frantz Clément estima que « c'était là la plus féconde des réclames » et une sensible augmentation d'achats au numéro ne lui donna pas tort.

On voit que, étant donné ces conditions et circonstances, il y a eu « un miracle de "Floréal" » ! Un miracle en plusieurs actes, en 12 numéros pour mieux dire. Et ce miracle a été moins d'avoir pu secouer un peu l'inertie de nos compatriotes, que d'avoir pu, chaque mois, pendant toute une année, trouver la matière originale nécessaire à l'élaboration et à la publication d'un fascicule de près de 100 pages ! Certes, comme je viens de le dire, l'emploi simultané des deux langues étendait le cadre des lecteurs, mais, tout de même, je faisais, sans en avoir l'air, prédominer le français et tenais à ne pas se laisser glisser, dans une revue qui était destinée à donner à l'Étranger un aperçu du Luxembourg littéraire, et aux Luxembourgeois une idée tout au moins élémentaire de la littérature contemporaine, tant française qu'allemande, des articles, où s'épanouirait une prose douteuse, voire abondante en solécismes.

Or, ce fut là, je crois, l'écueil principal où, n'ayant pu l'éviter, nous échouâmes. Nous fûmes littéralement submergés par une copie de primaires s'extravasant dans les deux langues, entièrement inemployable. De tous côtés, même de la prison du Grund, vers et prose surgirent. Cela a diminué, mais n'a pas changé. Au grand public, indifférent, sinon hostile, une pseudo-élite correspond de soi-disant intellectuels, jeunesse parfois prolongée jusqu'au-delà de l'âge mûr, démunie de jugement, incapable d'auto-critique, dépourvue de connaissances, victime du refoulement freudien et rencontrant malheureusement de trop accueillants périodiques. Fractions de « lettrés », ils sont de bonne foi et croient vraiment « que c'est arrivé » ! En cette matière, l'anonymat foisonne du reste autant que foisonnent, d'autre part, l'envie, la jalousie et la vilénie native... Mais les signataires glorieux ne foisonnent pas moins, et le mouvement déclenché en ce sens par l'apparition de « Floréal » nous



PAUL-ROMÉO REISER  
dit  
SAITAPHARNÈS II.

valut, à Frantz Clément et à moi, bien des surprises et bien des ennuis...

Autre chose encore, qui est heureusement en voie de régression: il y a un demi-siècle, en survivance de l'époque, où chacun se cantonnait dans sa spécialité artisanale et où l'on déniait, sans doute non sans raison, toute compétence à qui n'était pas du métier, le droit d'écrire était réservé aux docteurs ès lettres, comme le droit de plaider aux docteurs en droit et le droit de guérir aux docteurs en médecine. Or, ne voilà-t-il pas que, par le truchement de « Floréal », deux simples étudiants et un vulgaire maître d'école s'avisèrent de vouloir endoctriner leurs contemporains! Cela ne s'était jamais vu! De là, une certaine méfiance à notre endroit, contre laquelle luttait toutefois, et non sans succès, cet autre vice de petite ville: la curiosité et l'espoir du scandale. Comment se tireraient d'affaire, comment rempliraient leur engagement, des personnages « sans diplôme », d'une « frivolité » reconnue, des « instables », des « velléitaires », voire des « nomades », disparaissant, ressurgissant, plus souvent à Paris qu'à Luxembourg, portés à l'ironie et même à la moquerie, et que nul ne pouvait prendre au sérieux, à commencer par eux-mêmes!

Pour ce dernier point, on n'avait pas tort, car nous éprouvions un éloignement considérable pour les « imbéciles solennels », desquels, d'ailleurs, la race tend à disparaître. Mais la jeunesse « avait donné ». Et c'était même touchant de constater que certains avaient souscrit, pour lesquels 12,50 francs, montant de l'abonnement annuel, constituait un sacrifice considérable. En revanche, j'ai conservé le souvenir d'un millionnaire authentique (en francs-or) qui, à ma demande de s'abonner, me répondit « qu'il estimait avoir fait suffisamment pour la littérature en s'abonnant », je ne sais plus, si c'était à « Fémina » ou à la « Vie heureuse »...

Quoi qu'il en fût, étant « seul du bâtiment », je dus me charger — et le fis avec plaisir — non seulement du côté littéraire « français » de l'entreprise, mais également de tout le côté matériel: Choix du papier, choix des caractères, organisation intérieure, répartition des matières, mise en pages, correction des épreuves, cuisine et gavage du canard et, ce qui était plus difficile et plus périlleux, recrutement des collaborateurs, tant locaux qu'étrangers, et responsabilité dernière quant à l'acceptation ou au rejet des contributions littéraires...

C'est alors que prit naissance cette légende absurde, d'un « purisme » intransigeant, légende qu'on n'a pas encore remise entièrement à l'heure qu'il est. Pour m'être vu dans l'obligation

de refuser l'insertion d'envois « littéraires » aussi pleins de bonne volonté que d'erreurs grammaticales et de « naïvetés » — soyons poli — de fond et de forme, je fus, je suis encore, accusé, tantôt de décourager les talents naissants, tantôt de détourner mes compatriotes de l'emploi de la langue française, tantôt de manier la férule à la façon d'un cuistre. Naguère encore, j'étais décrété coupable de « clouer au pilori du ridicule », par nom et prénoms, les délinquants et, tout récemment, qui était visé, sinon moi, par un de nos bons écrivains, lequel, en dépit de Brunot, Bruneau, Dauzat, Thérive, Hermant, Georgin, Thomas, Martinon (Français), Grevisse, Hanse (Belges), Nyrop (Danois), von Wartbourg (Suisse allemande), etc., en dépit des innombrables ouvrages et revues spécialisés, qui sortent de presse tous les jours, en dépit des « Querelles de langage » ou autres rubriques linguistiques dont aucun journal sérieux de langue française ne se désintéresse, écrivait cette énormité, que : « combattre les solécismes du parler franco-luxembourgeois, c'était "poser des colles" (sic!) au sujet d'arguties dont nul en France, même à l'Académie, ne se souciait plus » ? Plaisante accusation, dont je ferai bonne justice par ailleurs. Plusieurs d'entre mes meilleurs amis, de qui j'aurais pu espérer plus de compréhension, se sont laissés prendre aux insinuations de mécontents et, sans plus ample informé, se sont plaints de mon acribologie... Acribologie inutile du reste : depuis 60 ans, je condamne régulièrement, une fois au moins par an — je prends un exemple entre cent — l'usage fautif, uniquement luxembourgeois, de l'adverbe « respectivement » ! Cela n'empêche pas que « respectivement », voire « resp. », schibboleth national, soit encore et toujours mis à toutes les sauces !... Cependant, pour avoir éliminé maints articles, où s'épanouissait une prose douteuse, abondante en solécismes, luxembourgeoisismes, germanismes, je me suis créé bien des inimitiés ! Je les porte d'un cœur léger ! Mais, que de susceptibilités froissées, que d'illusions anéanties ! Et combien j'ai lutté, et lutte encore, contre ce sentiment, universellement répandu, mais plus tenace, plus ancré à Luxembourg que partout ailleurs, que le travail littéraire est un passe-temps pour oisifs, une sorte d'amusement, de délassement, un divertissement d'amateurs, destiné à tuer le temps, l'occupation fictive des ratés... Aligner des vers ou pondre de la prose ? Bagatelle ! Qu'est-ce, comparé au dur labeur de l'avocat à la barre, du commerçant à son comptoir, du fonctionnaire derrière son guichet, du professeur en sa chaire !...

Si donc nous eûmes, Frantz Clément et moi, à repousser les assauts de maints candidats à cette immortalité relative qu'oc-



B.08.

NATIONALDICHTER NIKOLAUS WELTER.

troie l'imprimerie, nous fûmes, d'autre part, forcés de battre le rappel pour arriver à remplir nos pages. Le « complexe de la violette », qui n'est le plus souvent qu'outrecuidante vanité, sévissait alors déjà, et il nous fallut employer des prodiges de diplomatie pour convaincre certains de nos meilleurs « manieurs de plume ». Mon ami Joseph Hansen fut gagné dès l'origine, Mathias Tresch et Nicolas Ries furent un peu plus réticents, puis cédèrent ... avec plaisir. En revanche, Paul Palgen, que je ne connaissais pas encore — sept ans d'âge nous séparent —, et cette talentueuse Jeanne Duren — si regrettablement disparue — furent des enthousiastes de la première heure, ainsi que Batty Weber et Nicolas Welter, les plus grands noms de notre littérature allemande. Puis, cités pêle-mêle: Paul Reiser, et plus occasionnellement: Nicolas Schlottert, Nicolas Nickels, Gaston Diderich, Edouard Dupont, pour le français, Joseph Tockert, René Engelmann, Camille Deutsch, Théo Witry, Ferdinand Hegermann, pour l'allemand. Faisait le pont entre les écrivains luxembourgeois de langue française et ceux de France, notre ami Paul Lévy, l'auteur, alors, de « Fleurs d'Oppression » et de l'« Idole » et, depuis, de nombreux romans d'entre les meilleurs. Quant aux écrivains et aux œuvres que nous fîmes connaître à nos compatriotes, la liste en est longue. Je citerai, au hasard des pages que je feuillette: Zola, Huysmans, Charles Guérin, Paul Verlaine, Adolphe Retté, Emile Verhaeren, Henri Strentz, Florian-Parmentier, André Neveu, Albert Mockel, Louis de la Salle, Gaston Hérisson, Georges Ducrocq, Ernest Gaubert, Jules Gross, Georges Walsch, Gaston-Denis Périer, Sully Prudhomme, Madame Ackermann, Jules Delacre, Rachilde, Alfred Jarry, Léon Bloy, Charles van Lerberghe, Henry Albert, Jean van Dooren, Robert Randau, André Germain, Octave Mirbeau, Olivier Billaz, Louis Mandin, Jean Martineau, Maurice Souriau, Edouard Rod et d'autres encore, que j'oublie! Nous eûmes en outre l'honneur de compter parmi nos collaborateurs, avec des textes inédits: Paul Fort, Remy de Gourmont, Emile Verhaeren, Maurice Gandolphe, Achille Segard, Touny-Lerys, Louis Thomas, Ernest Gaubert, Madame Poirier, Albert Lecocq, Sylvain Bonmariage, et surtout nos collaborateurs constants J.-J. van Dooren et René Schmickrath, nos voisins et amis arlonais.

La langue et la littérature allemande étaient représentées par Johannes Schlaf et Richard Dehmel, qui envoyèrent des inédits. Frantz Clément nous fit connaître: Gerhard Hauptmann, Georg Hirschfeld, Heinrich Mann, Hermann Hesse, Arthur Schnitzler, Wolzogen, Hugo von Hoffmannsthal, Clara Viebig, Karl v. Perfall, Ludwig Thoma, Ompteda, Reiner-Maria Rilke,



Rikarda Huch, Theodor Wolf et autres seigneurs de moindre importance (dont quelques scandinaves), et nous présenta nos compatriotes de langue luxembourgeoise: Jules Keiffer, Duscher et Wachthausen père. Joseph Hansen nous parla d'une étude de Nicolas Sinner sur Madame Ackermann, et, pour ma part, je rappelai avec émotion le souvenir de mon ami Camille Deutsch.

Certes, tout bien considéré, « Floréal », en soi même, s'il fut un « miracle », ne fut pas un « phénomène ». Elles étaient innombrables, les petites revues de Paris et de Province qui le dépassaient. Mais il représentait un effort, qu'à distance je trouve admirable, et qui eut une réussite évidente: celle qui consiste à avoir administré la preuve d'une vie intellectuelle luxembourgeoise et lui avoir donné son élan.

Pour cela il nous a fallu lutter contre les préjugés, contre la mesquinerie ambiante, contre la petitesse d'esprit des uns, le dédain affecté des autres, contre l'antagonisme de certains, contre l'envie, contre la jalousie, contre le besoin de nuire et la joie de blesser, contre la prétention bête et la vanité offusquée, contre tout cela qui caractérise le petit pays et la petite ville. Mais une chose est évidente: la liste des abonnés de « Floréal » est en même temps, sinon celle de l'élite luxembourgeoise totale d'il y a un demi-siècle, du moins d'une bonne partie de cette élite, celle des « gens de gauche », celle de droite s'étant abstenue par méconnaissance de nos intentions pourtant essentiellement neutres et pacifiques. Abstension regrettable et bientôt malveillante, d'où réciprocité active de notre part, et bientôt rupture d'échange de la part de la *Revue luxembourgeoise*, malgré les bonnes relations que j'entretenais personnellement avec deux de ses rédacteurs principaux, l'abbé Jacques Meyers et le professeur Michel Glæsener.

Quoiqu'il en soit — et cela a été reconnu même par nos adversaires —, « Floréal » marque une date et un tournant dans la vie littéraire luxembourgeoise, pas tant peut-être par sa valeur intrinsèque que par les horizons qu'il ouvrit, les possibilités qu'il révéla et le contact qu'il établit, sur le plan intellectuel, entre le Luxembourg et ses trois voisins. Il a été la dalle de départ, le milliaire initial, de nos affirmations littéraires luxembourgeoises particulièrement de langue française. En contant ici son histoire, en évoquant mes contemporains et collaborateurs disparus et en rappelant leur souvenir, j'ai essayé de situer, dans le temps, une date d'entre les plus importantes de notre vie intellectuelle.

MARCEL NOPPENNEY.  
(1957.)

P. S. — Ajoutons que la publication — parution, dirait-on de nos jours en bien mauvais français — du douzième fascicule de « Floréal » (avril 1908) — le numéro qui fit scandale, car jamais encore on ne « s'était payé la tête des autres et la sienne » avec une telle désinvolture ! — fut fêtée par un banquet au — actuellement feu — Casino. Deux directeurs sur trois — Eugène Forman persistant à Ville d'Avray —, les collaborateurs locaux les plus éminents, les Mécènes les plus coruscants (sic!) (deux abonnements au lieu d'un seul donnaient droit à ce titre) et les amis les plus évidents y prirent part. Il y eut des discours en trois langues: français, allemand, luxembourgeois, des vins de trois pays, des télégrammes échangés et reçus, une chère plantureuse, des plaisanteries énormes — les dames étaient exclues —, une « Chantons la pomponnette » en trois langues comme les discours et les vins, Walter Colling déclama — toujours en trois langues — des fragments dramatiques, qui nous firent venir aux yeux les larmes ... du rire, et je mis directorialement fin à la fête en lisant — cliquetis de rimes millionnaires et d'envoi princier — la ballade qui timbra le menu et terminera cet article, et que voici:

*Ballade admonitoire*  
pour inviter les croquants à exalter « Floréal ».

Qu'on soit natif de Saint-Frusquin  
Ou de Croquante-en-Croquantaine,  
Qu'on soit cliente de Paquin  
Ou bien de la « Samaritaine »,  
Qu'on lise Ohnet ou Monsieur Taine,  
Qu'on soit noble ou manant féal,  
Roi proche ou princesse lointaine,  
Il sied d'exalter « Floréal » !

Car n'en rien faire est d'un coquin,  
D'un croquant, la chose est certaine,  
Sot lecteur d'un plus sot bouquin  
Affectant l'air fier d'Antisthène.  
Qu'on l'expédie en quarantaine  
Delà l'océan boréal !  
Foin de cette âme puritaine !  
Il sied d'exalter « Floréal » !

Sous le silvestre baldaquin,  
Dans les bois, près de la fontaine,  
Colombine avec Arlequin  
Ou Pierrot court la prétentaine...  
Hallali ! Hallali ! Tontaine !  
Avant de trousser l'idéal  
Jupon de soie ou de futaine,  
Il sied d'exalter « Floréal » !

*Envoi.*

Prince Avril, d'allure hautaine,  
Descends donc de ton piédestal,  
Car tu n'es pas Croquemitaine !  
Il sied d'exalter « Floréal » !

(Avril 1908.)

## Epiphanie

Les Mages sont partis par une nuit sans voiles,  
 Les Mages ont quitté leur Orient doré.  
 Songeurs, ils ont suivi le chemin ignoré  
 Que dans le ciel profond traçait la blonde étoile.

Et porteurs de l'encens, de la myrrhe et de l'or,  
 A travers les déserts par où le Malin rôde,  
 Ils sont venus offrir, dans le pays d'Hérode,  
 Le tribut de leur foi à l'Enfant né d'alors.

Ils se sont prosternés à sa vue adorable,  
 Ils ont uni leurs mains, ils ont baissé leur front,  
 Et, royaux messagers des siècles qui viendront,  
 Les Mages, à genoux, ont prié dans l'étable.

Qu'ont-ils donc imploré? Qu'ont-ils voulu tout bas?  
 L'oubli de quels moments? L'espoir de quelle vie?  
 Mais quand ils ont levé leur figure ravie,  
 L'Enfant-Dieu souriait en leur tendant les bras!

Et ce regard d'enfant a fait cette merveille:  
 Les Mages sont partis, riches d'un tel espoir,  
 Qu'à l'Orient natal, là-bas, ils ont pu voir  
 Leur étoile grandir en une aube vermeille.

\*

Or, je serai pour toi le prince fabuleux,  
 Venu, pour t'adorer, d'un pays de chimère,  
 Et j'irai, déployant à tes pieds, l'éphémère  
 Mais splendide tribut de mes royaumes bleus.

Je cueillerai pour toi la myrrhe des souffrances,  
 Que tu ne saches point son amère saveur,  
 Et puis je t'offrirai l'encens de ma ferveur  
 Dans l'or de ma rançon et de ma délivrance.

Et je serai pareil aux Rois qui sont venus,  
A l'aurore des temps, prier dans une étable :  
Comme eux, je mendierai de ton cœur délectable,  
La bénédiction de tes yeux ingénus.

Et ton regard d'enfant fera cette merveille,  
D'être l'étoile blonde en un ciel désolé,  
Et d'apporter, candide, au cœur inconsolé,  
L'espoir du lendemain et l'oubli de la veille.

(1904.)

Impression achevée le 28 décembre 1957

par

l'Imprimerie P. Linden